

Regard conscient

La force de faire face à notre histoire

Décembre 2003 • No 13

Édito

La médecine du pouvoir



Rembrandt (1632) - Mauritshuis Museum, La Haye

2 **Actualité**
Brèves
Médecine régaliennne

Mainmise
De la protection
à la possession
Serment d'allégeance 3

4 **Témoignage**
Le médecin de ma mère
Manipulation

Témoignage
(suite)
Consultation 5

6 **Histoire**
Pasteur et la République

Biologie
De la bactériophobie
au bioterrorisme
Virus pathogène
de synthèse 7

8 **Perspectives**
La sensibilité de l'homme
Croyances

Lors d'une récente émission radiophonique, le député médecin Bernard Accoyer (UMP), auteur d'un amendement législatif visant à normaliser l'exercice de la psychothérapie, a clairement réaffirmé le pouvoir que s'octroient le Ministère et la Faculté de médecine sur la santé des citoyens: «En France, lorsqu'il s'agit de la santé publique, il y a lieu de se référer constamment à la puissance publique. C'est sa mission régaliennne.» (1) Comme conséquence de cet état d'esprit, le corps médical ne tolère pas la mise en cause de l'exercice de cette souveraineté acquise, semble-t-il, de droit divin. Aujourd'hui, dans le combat qu'il mène contre les psychothérapeutes dont il prétend sécuriser les pratiques, le pouvoir médical ne fait que confirmer son arrogance et dévoile un visage inquiétant.

Il n'est guère étonnant que cette corporation résiste à la résolution de son histoire. Au fil des siècles, le médecin s'est peu à peu imposé comme une figure susceptible, dans l'exercice de son «art», de compenser les souffrances relationnelles des classes dominantes. Il se substitua aux femmes et aux mères, qui furent déniées dans leurs qualités d'écoute et de soin au profit d'une caste méritante, bientôt couverte d'honneurs (page 3). Au XIXe, devant les ravages causés par l'industrialisation et l'exploitation forcennée de l'homme au travail, la science médicale offrit au pouvoir républicain sa propagande la plus efficace. Louis Pasteur permit de promouvoir la vaccination comme un outil de cohésion sociale dans la lutte contre les épidémies, détournant la population des causes réelles de ses souffrances (page 6).

Face à une telle idéalisation, la figure du médecin remplaça bientôt celle du curé dans l'imaginaire collectif. Prescripteur d'ordonnances perçues comme salvatrices, le praticien fut chargé d'enrayer les conséquences du non accueil de la souffrance, dans un environnement relationnel où dominait un isolement psychologique insoutenable (page 4). Sa formation et la fidélité qu'il voue à ses maîtres lui interdisent de prendre en compte la sensibilité de l'enfant qui signale sa détresse à travers les maladies dites «infantiles». Il diagnostique en spécialiste et terrorise par l'évocation ritualisée de symptômes inquiétants (page 5). C'est ainsi qu'il participe, de façon routinière, à la structuration collective du refoulement de la souffrance, soutenu en cela par l'errance de la recherche scientifique (page 7).

Aujourd'hui, l'ampleur de la tragédie sanitaire résultant de l'application aveugle des paradigmes de la médecine moderne fait frémir. En faisant de leur sensibilité leur ennemie, les hommes se coupent de leur vécu. Ils humilient les femmes pour leur aptitude à accueillir et à nourrir la vie (page 8). Ainsi, terrorisé par l'éventualité d'une mise à jour, le pouvoir masculin s'enfoncé dans le mépris au lieu de libérer ses propres capacités de résolution, et se transforme en son propre ennemi.

Marc-André Cotton

(prochaine parution : février 2004)

(1) «Faut-il réglementer les psychothérapies?», Le téléphone sonne, France-Inter, 25.11.03. Sur la normalisation de la psychothérapie, lire également «La France a peur de ses souffrances!», www.regardconscient.net/archi03/0311psycho.html.

Brèves

Mise en danger

Le Premier ministre Jean-Pierre Raffarin vient de signer un décret permettant à des élèves mineurs de moins de 16 ans d'utiliser, lorsqu'ils sont en formation en milieu professionnel, des machines, des appareils ou des produits dont l'usage était jusqu'alors proscrit aux mineurs par le code du travail. En dépit d'un avis défavorable du Conseil supérieur de l'éducation, le gouvernement français autorise désormais des enfants de 14 ans à intervenir sur une machine ou à effectuer l'entretien d'un moteur pendant son fonctionnement, à alimenter en matériaux une scie électrique ou un broyeur, à conduire des engins agricoles non munis de dispositifs contre le renversement, à travailler dans des cuves, des puits, des canaux de fumée ou à accéder à des installations électriques sans isolant pour assurer leur entretien. (www.legrandsoir.info 13.10.03)

Malgré les lois existantes, nos dirigeants politiques ne peuvent s'empêcher de manifester le profond mépris qu'ont les adultes pour la conscience et la spontanéité de l'enfant. Les accidents de travail découlant de ce décret seront attribués à « l'inconscience » des jeunes et non à celle de leurs parents et éducateurs. Cela montre que les adultes qui rejouent la violence de leur histoire n'hésitent pas à sacrifier la santé – voire la vie – de l'enfant pour confirmer les projections qu'ils font sur lui.

Camisole chimique

Au Royaume-Uni, 220 000 enfants ont reçu une prescription médicale de Ritalin en 2002, dans le but de normaliser leur comportement scolaire. Conséquence de ce commerce légal et lucratif : cette amphétamine est devenue la drogue à la mode dans les écoles anglaises. Les filles la prennent comme coupe-faim, les garçons pilent les cachets et sniffent cette substance proche des drogues dites dures. Dans certains quartiers, la demande est si importante que les enfants sous Ritalin se font régulièrement racketter. (*Courrier International* No 655, 22.5.03)

Parents, enseignants et médecins ont tellement peur de leurs souffrances qu'ils préfèrent massacrer la santé des enfants plutôt que de mettre en cause le regard qu'ils portent sur eux. Pour refouler leur intolérable responsabilité, ils mutilent leur conscience en se prétendant innocents de leurs actes.

Médecine régalienn

Face aux psychothérapies, le pouvoir médical confirme sa surdité et révèle son vrai visage.

En écoutant récemment l'émission de *France-Inter* consacrée à la réglementation des psychothérapies (1), j'ai hurlé dans ma voiture. Un député médecin réaffirma la « mission régalienn » dévolue à la Faculté de médecine et au Ministère de la santé. Si j'en crois le dictionnaire, ce qualificatif fait référence à l'exercice d'une souveraineté absolue appartenant au roi. Il est difficile d'exprimer plus clairement la prétention du pouvoir médical. Face à cet intervenant, un psychothérapeute essaya vainement de faire valoir la respectabilité d'une profession « autorégulée » depuis 25 ans.

La médecine n'a pas, que je sache, inventé la psychothérapie et pour cause : elle dénie l'existence même de liens entre l'esprit et la matière. Mais devant la fuite de sa clientèle et, demain peut-être, le risque de voir s'effondrer un édifice construit sur la terreur, le corps médical défend âprement ses privilèges. Il pense

parvenir en humiliant celles et ceux qui sont capables d'écoute et qui, quels que soient leurs titres universitaires, accompagnent des êtres en souffrance. Mais pour cette corporation, seule compte la capacité du spécialiste à dépister les « maladies qui touchent à la psyché » et à orienter rapidement son patient vers un confrère de son choix.

Oui, l'écoute soigne parce qu'elle participe à la reconnaissance de l'être en chacun. Et si le pouvoir médical considère comme un « vide juridique » la relative liberté dont jouissent encore les psychothérapeutes, c'est parce que l'existence même de leurs pratiques témoigne de son incapacité à entendre cette simple évidence. La conscience et l'amour sont des forces agissantes dans la matière. Aucune forme de répression n'aura de prise, en fin de compte, sur l'émergence de cette réalité en chacun.

M. Co.

Note :

(1) *Faut-il réglementer les psychothérapies ?*, Le téléphone sonne, France-Inter, 25.11.03.

Thalidomide, le retour

Après les États-Unis, l'Australie vient d'autoriser à nouveau la vente de la thalidomide, un produit interdit il y a quarante ans pour avoir entraîné de graves malformations chez toute une génération de nouveaux-nés. D'après un porte-parole de *Pharmion*, son fabricant, le produit aurait maintenant des vertus contre le myélome multiple des os, une forme de leucémie. Prescrit à l'origine pour lutter contre les nausées matinales chez la

gestation, les représentants du monde médical montrent à quel point ils sont coupés de leur sensibilité. Justifiant leur aveuglement, ils prétendent nous faire croire qu'il suffit d'empêcher une grossesse pour supprimer la toxicité du produit.

Suicide collectif

Contrairement à une idée fort répandue, les lemmings ne se suicident pas quand ils sont en surnombre. Ce sont les studios *Disney* qui ont inventé et mis en scène cette fable pour un documentaire, *White Wilderness*, sorti en 1958. Trois biologistes spécialistes de la faune arctique ont réfuté cette thèse mal ficelée et démontré, dans une étude récemment publiée, que la régulation des populations de lemmings obéit simplement aux lois de la nature. Au Groenland où eurent lieu leurs observations, la présence de quatre prédateurs explique les variations cycliques de leurs effectifs, qui peuvent exploser pour ensuite s'effondrer. (*Science*, 31.10.03)

Si ce fantasme de suicide collectif a eu un tel écho, c'est qu'il correspondait à la menace bien réelle d'un holocauste nucléaire pendant toute la guerre froide. En projetant sur les animaux les peurs occasionnées par leurs propres comportements névrotiques, les hommes cherchent à justifier de ne pas remettre en cause ces derniers.

Projection

« En projetant sur les animaux les peurs occasionnées par leurs propres comportements névrotiques, les hommes cherchent à justifier de ne pas remettre en cause ces derniers. »

femme enceinte, la thalidomide avait été retirée du marché après qu'un obstétricien australien eut dénoncé ses effets secondaires désastreux. Les patients auxquels le produit sera prescrit devront s'interdire de procréer et signer une décharge qui dégage *Pharmion* de toute responsabilité. (*Courrier International* No 677, 23.10.03)

En qualifiant de « secondaires » les effets de la thalidomide sur l'enfant en

De la protection à la possession

Aujourd'hui, l'imposant édifice médical n'a d'autre objectif que de se maintenir à n'importe quel prix, afin de retarder la mise à jour de ses responsabilités. C'est pourquoi il résiste à la résolution de son histoire.

Un des premiers sens de *soigner* en ancien français était «*procurer, fournir quelque chose à quelqu'un*» et témoignait que les préoccupations des hommes tournaient autour des marchés et des marchandises (1). Il s'agissait avant tout de se nourrir et de nourrir les siens. Le sens évolua en «*veiller à ce que*», «*conseiller, avertir*», puis «*s'occuper de, tenir propre*». Jusqu'au XVIII^e siècle, les hommes ne faisaient pas grande différence entre soigner les bêtes et prendre soin d'un enfant. Ils menaient des guerres interminables aux conséquences dévastatrices sur les femmes, sur les enfants et sur eux-mêmes. Dans le même temps, ils expérimentaient toutes sortes de pratiques et de techniques en manipulant leurs souffrances et celles de leurs semblables. Tel fut le terrain propice au développement d'un pouvoir médical structuré sur l'insensibilité et le déni. Parallèlement, les femmes étaient celles qui, quotidiennement, prenaient soin, écoutaient, pensaient et s'efforçaient de préserver la vie.

Soignante et concubine

Nous trouvons un lien étroit entre les soins qui guérissent et la présence féminine dans le mot *soignante* employé pour *concubine*. Dans les milieux dominants – nobles, bourgeois, artisans enrichis et arrivistes de toutes sortes – le mari ne dormait pas avec son épouse. Celle-ci, devenue mère, ne dormait pas avec ses enfants, les allaitait rarement, ne prenait pas soin d'eux. Cette «charge» était dévolue aux nourrices. L'homme choisissait donc une fille, une servante (parfois un garçonnet, un page) pour prendre soin de lui et compenser son impuissance à être en relation avec sa compagne légitime. En effet, il lui assignait pour rôle de valoriser, par ses comportements, ses ambitions sociales idéalisées. La

concubine était une femme de condition inférieure. L'homme reconnaissait donc implicitement à cette présence des vertus qu'il déniait à son épouse qui était, elle, de condition égale ou supérieure et mère de ses enfants.

Cet éclatement des liens humains naturels, imposé par la domination masculine, et leur remplacement par des rôles, interdisait toute relation simple et aimante, et verrouillait la soumission des membres de la maisonnée sous la terreur. Des domestiques s'affairaient désormais aux soins de chacun et compensaient spécifiquement l'énorme dépression relationnelle refoulée. Maîtresses et concubines servaient, réchauffaient, prenaient soin de l'homme dit adulte comme les nourrices l'avaient fait de l'enfant.

Médecine domestique

La volonté de pouvoir des classes dominantes ne pouvait advenir sans humilier et mépriser ceux sur lesquels elles régnaient, il fut donc rapidement inacceptable que des valets et des servantes soient dépositaires d'un pouvoir de compenser ou non la souffrance des maîtres. Protégés et encouragés par ceux-ci, certains hommes accumulèrent des connaissances et valorisèrent des pratiques qui assuraient une intensification du refoulement et une meilleure place dans la hiérarchie. De cette *domesticité particulière*, émergea peu à peu une nouvelle classe, soumise mais valorisée: *les médecins du pouvoir*.

Les moines, interdits d'étudier et de pratiquer la thérapeutique puis la chirurgie, laissèrent leurs connaissances aux clercs laïques. Certains médecins furent si méritants aux yeux des puissants qu'ils leur accordèrent le titre universitaire de Docteur qui, jusqu'alors, désignait les théologiens formés par l'Université. Les cercles du pouvoir et ses compensations leur étaient désormais grands ouverts.

Humiliation refoulée

Ce que les «doctes» médecins prirent pour une reconnaissance de leur capacité et de leur humanité était en fait une humiliation. Le sens de *docteur*, du verbe latin passif *docere* «*enseigner, faire apprendre*», exprime les notions de «*régler, ordonner, juger la conformité à ce qui convient*». Le titre honorifique sanctionnait donc celui qui s'était soumis à la règle, devenait dépositaire de la doctrine et jugeait désormais de la soumission des aspirants docteurs. Les honneurs et les compensations récompensaient donc les médecins qui avaient refoulé en eux tout ce qui remettait en cause leurs maîtres et le pouvoir, c'est-à-dire leur conscience et leur sensibilité. La qualité de soigner était niée aux femmes et aux mères qui l'offraient, peu ou prou, à chaque instant *comme une simple réalité humaine*, et octroyée à ceux-là mêmes qui menaçaient la vie par leur déni et leur docilité aux rejouements dominants. Il n'est dès lors pas étonnant que la médecine s'enfonça depuis dans la technique et la recherche.

Bernard Giossi

Serment d'allégeance

Il existe plusieurs versions du fameux *Serment d'Hippocrate* que prêtent les étudiants en médecine lors de la soutenance de leur thèse. Toutes ont en commun de définir l'allégeance qui lie l'aspirant médecin à ses «*Maîtres de médecine*», figures idéalisées du père auquel ils soumettent leur conscience et leur responsabilité.

La formule suivante atteste par exemple de cette fidélité névrotique: «*Je mettrai mon maître de médecine au même rang que les auteurs de mes jours.*» (2) D'autres formules scellent la *loi du silence* qui règne sur la profession et interdisent toute remise en cause: «*Je tairai ce qui n'a jamais*

besoin d'être divulgué» ou encore «*Ma langue taira les secrets qui me seront confiés.*» Le médecin s'interdit également de faire aucun lien entre la maladie et le vécu relationnel des personnes qu'il soigne: «*Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe.*»

Finalement, son obéissance devrait lui garantir «*honneur et probité*» aux yeux de ses pairs. Par contre, une remise en cause de l'ordre établi par ses maîtres lui vaudrait d'être «*couvert d'opprobre et méprisé.*» Le *Serment d'Hippocrate* ne laisse aucune place à la recherche de la vérité.

M. Co.

Notes :

(1) Les définitions sont extraites du *Dictionnaire historique de la langue française*, Le Robert, Paris, 1998.

(2) Lire par exemple www.homeoint.org/articles/daucourt/hyppocrate.htm.

Le médecin de ma mère

Les médecins ont pris possession d'un processus de libération dont ils ignorent simultanément l'existence.

Quand j'étais enfant, je détestais les médecins. Ils me faisaient du mal, me faisaient peur et surtout, ma mère leur obéissait sans émettre le moindre doute sur leurs prescriptions. Parce qu'elle opposait des résistances à l'expression de sa souffrance et à l'aboutissement de sa conscience, ma mère souffrait de maux de tête qui persistaient malgré les médicaments. Le médecin ordonna l'opération du goitre, à la suite de laquelle elle fit une dépression ner-

veuse. Il n'y avait pas d'écoute, mais une tentative constante de rendre les enfants responsables de la fatigue maternelle et d'établir des règles d'hygiène relationnelles confirmant la volonté des hommes de séparer les femmes de leurs enfants, le tout sous *Valium*.

Du prêtre au médecin

Ma grand-mère maternelle était catholique pratiquante. Elle se réfugiait dans la parole du Pape et écoutait les interprétations erronées de M. le Curé comme de saintes vérités. Il faut dire que les hommes s'étaient chargés de la «convaincre» que les femmes étaient des pécheresses. Elle avait été violée jeune fille et n'avait pu se confier à personne.

La nuit de noces fut un calvaire. Son jeune époux, mon grand-père, réalisant qu'elle n'était pas vierge, la ramena *illico* chez ses parents. Tous en chœur le supplièrent de la reprendre, ce qu'il fit. Leur premier enfant naquit infirme et ma grand-mère se demanda toute sa vie si ce n'était pas là un châtement divin. Dans un aveuglement parental et social à peine imaginable, dans un isolement psychologique insoutenable, *l'écoute catholique* de son curé semblait reconnaître un peu de sa souffrance, même si elle devait en porter l'entière responsabilité face à *Dieu le Père* et face au monde. Le sens de sa vie de martyre était, de toutes évidences, d'expier ses péchés. Le médecin, lui, tentait de drainer les conséquences qui se manifestèrent notamment sous la forme d'ulcères purulents, seule manifestation de sa souffrance qui suscitât encore quelque compassion.

À l'instar de ses pairs, mon grand-père manipula sa fille, ma mère, de telle sorte qu'elle le regardât toute sa vie avec dévotion. En valorisant les conséquences de cette manipulation, ma mère s'aveuglait sur la mentalité de son père et adhérait au fait qu'il se présentât toujours en victime. Sous les coups et les injonctions, elle apprit à refouler la révolte qui grondait en elle, mais ne voulut pas suivre l'exemple du martyre maternel. Et c'est précisément pour soutenir cet état d'esprit qu'intervint son médecin.

Une mentalité guerrière.

Les hommes entretiennent entre eux une guerre permanente qu'ils cachent sous les apparences d'une complicité civilisée. La réalité est tout autre. Le rapport que l'homme a à lui-même, à la vie et à ses semblables est celui d'une guerre in-

cessante contre sa sensibilité, à la mesure du harcèlement paternel subi et relayé par l'ordre social. Les gouvernements, garants du pouvoir de chaque homme, entrent en guerre lorsqu'ils sentent leur statut menacé par la remise en cause de l'éducation qui le sous-tend. Ils créent alors une situation d'extrême danger qui va pleinement justifier les fondements de cette éducation, car, il est évident qu'en pleine guerre, savoir refouler ses souffrances est une question de survie.

En 1945, lorsque les Alliés déposèrent les armes, il y eut une explosion de sentiments refoulés. Mais la mise à jour des causes réelles de ce carnage était interdite par le père. Il n'était pas question de reconnaître que «*la paix*» n'était qu'un mot cachant l'état des relations entretenues par la *gente masculine*. La légitimité patriarcale redistribua les rôles : *celui de la société, celui des mouvements politiques, celui de l'homme dans la reconstruction, celui de la femme au travail, au foyer et dans la consommation, celui de l'enfant qui devra assumer un avenir préétabli*. Une légitimité refusant toute remise en cause et élevant à grand frais ses futurs agents.

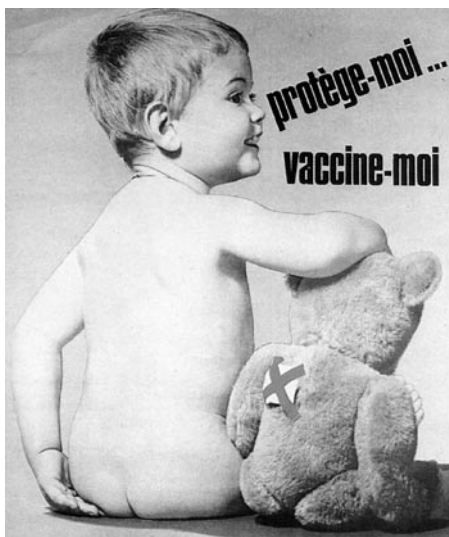
Sermons de médecins

Après la guerre, les Français voulurent compenser plutôt que résoudre leur handicap relationnel. Ils firent alors appel aux médecins pour enrayer les conséquences du non accueil de leurs souffrances. Ils acceptèrent les anesthésiants, les antibiotiques, les amputations d'organes révélateurs (amygdales, végétations, appendice, organe sexuel féminin...). Ils acceptèrent le dénigrement de leur véritable nature, puis ils le réclamèrent et enfin, l'exigèrent. Mais, sous le vernis d'une envolée économique, l'enfer continuait et s'intensifiait sur les femmes, la naissance et l'enfance.

Les médecins sermonnèrent les parents, les éduquèrent, imposèrent les jeux d'un psychoclasse à toute une population déboussolée : *dévalorisation de l'amour, de la présence, de la conscience de la mère par l'humiliation constante de sa féminité féconde, dévalorisation et humiliation de son besoin de résoudre en conscience les problèmes relationnels avant la formation d'un nouveau nid, dévalorisation et humiliations des menstruations, de la grossesse, dévalorisation de l'accouchement à la maison, de l'accouchement accroupi, de l'importance de l'intimité des premiers*

Manipulation

Pour déstabiliser les parents hésitants, la propagande médicale présente l'agression vaccinale comme une «*protection*» qu'il serait criminel de refuser à l'enfant. Comme ceux-ci projettent sur leur progéniture des peurs issues de leur propre histoire, ils adhèrent facilement à l'idée d'une menace. Le corps médical oriente alors cette anxiété latente vers l'acte vaccinal, *au lieu de mettre à jour l'origine des sentiments refoulés des parents*.



Promotion vaccinale en France, vers 1960

Sur cette image, c'est l'enfant qui prescrit l'ordonnance du vaccin, un subterfuge que les publicitaires utilisent fréquemment pour favoriser un acte d'achat en déculpabilisant les parents. Son ours en peluche est déjà vacciné, laissant entendre que le bambin serait plus avisé que ses géniteurs.

M. Co.

instants, dévalorisation de l'allaitement à la demande, du co-sleeping, des gestes d'amour, de la disponibilité, de la présence, de l'accueil, de l'accompagnement du bébé et du jeune enfant. La relation de la femme à elle-même et à son enfant a été profondément déstabilisée par les humiliations, les coups, les propagandes publicitaires pensées en fonctions d'exigences d'hommes légitimes de compenser leur manque de père et de mère conscients, aimants et reconnaissants dans l'exécrable exercice de leur pouvoir. Dans ce déni, l'aveuglement s'intensifia, l'insécurité augmenta, les maladies dégénératives aussi.

Éradiquer les alertes

L'enseignement de la médecine officielle est très représentatif de l'état d'esprit guerrier. Pour être crédible face aux Maîtres, il faut l'avoir été face au père. L'étudiant doit se soumettre aux dictats du Pouvoir. Pour ce faire, il est obligé d'adhérer à la structure mentale qui ordonna son éducation et doit achever « l'œuvre » en paralysant ce qui lui reste de sensibilité, de sentiments et de conscience. Il a dorénavant la responsabilité d'attirer le regard sur les maux, les plaies, les soins prodigués et la recherche scientifique afin de conforter l'ignorance des conséquences de l'autorité du père.

Dans ma famille, le médecin a eu pour fonction première de déséquilibrer la relation entre ma mère et moi : *accouchement en clinique, privation du colostrum, sevrage à trois mois, lait de vache et farines, isolement dans une chambre.* »

Sur ce terrain propice aux revenus juteux, il préconisait la maîtrise des canaux d'expression des émotions par l'absorption de substances chimiques et même ordonna l'amputation de certaines fonctions vitales. C'est ainsi que je me retrouvai, à cinq ans, livrée à un corps chirurgical convaincu de soigner alors qu'il était en train de me priver d'un organe lymphoïde : les amygdales.

Il faut être particulièrement insensible pour croire que certaines parties du corps puissent être inutiles, voire dangereuses. J'avais douze ans lorsque le médecin décida de me faire opérer de ce qu'il avait diagnostiqué comme une crise d'appendicite. Le lendemain de l'opération, il montra à maman l'appendice saine, qu'il avait *quand même enlevée parce que c'était plus prudent*. D'un côté, le médecin m'injectait des corps étrangers dans le sang notamment par les vaccinations, et de l'autre, le chirurgien m'amputait de deux artisans du maintien de l'harmonie de mon organisme. Le but

Consultation

Parmi les milliers de consensus sociaux qui régissent nos vies, il y en a un qu'il me tient à cœur de mettre à jour avec vous.

Généralement, lorsqu'une personne pénètre dans le cabinet d'un médecin, elle est inquiète. Le consensus consiste à considérer les problèmes de santé du consultant comme étant à l'origine de cette inquiétude. Il est socialement interdit d'écouter la part d'inquiétude relative à la relation au médecin et à son prolongement, le chirurgien. Pourtant, elle existe chez toutes les personnes que je connais.

Ce qui s'explique par le fait que ce personnage effraie tous les enfants. Chacun est donc réactivé dans cette frayeur refoulée. Comme se sont des frayeurs d'enfant, elle n'ont aucune valeur au regard des raisons de l'adulte. Pourtant la sensibilité de l'enfant devrait nous servir de guide, car il y a bien, dans cette relation, une

anomalie de taille. Le médecin ne prend pas en compte la souffrance psychologique qui se trouve derrière chaque maladie dite « infantile ». Il diagnostique en maître, ordonne des soins et terrorise par l'évocation ritualisée des dangers encourus si les parents dévient de son ordonnance. Il se réfère toujours aux cas les plus extrêmes, évitant ainsi toute tentative de dialogue qui permettrait de trouver la cause réelle d'un mal. Il dénie l'existence d'un état de santé inhérent à tout être humain, vivant l'activité thérapeutique de celui-ci comme un dangereux concurrent.

Le médecin choque la sensibilité des êtres, viole l'intimité des corps, pique, tranche mais surtout, ordonne une soumission totale de son patient, ce qui ne peut que réactiver la terreur vécue face au père. La première fonction du médecin n'est pas de guérir, mais de prendre possession de la psychosomatique à des fins de pouvoir et de profits.

S. V

de cette entreprise était d'éradiquer tous les signaux de détresse de l'être victime de cette mentalité violente.

Les médecins ont pris possession d'un processus de libération dont ils ignorent toujours l'existence, afin de

Séparation

« Dans ma famille, le médecin a eu pour fonction première de déséquilibrer la relation entre ma mère et moi. »

préservé un comportement erroné : celui du pouvoir. Les activités inhibitrices et mutilantes du corps médical produisent des manifestations toujours plus morbides. Pourtant son pouvoir nous est présenté comme le garant de la bonne santé de la personne, et même celui de l'équilibre du couple, de la famille et de la vie sociale. Dès lors, enrayer un mal de tête devient un enjeu de société, car l'analgésique entrave la recherche du lien entre la douleur et le refoulé.

Ma mère aurait eu besoin de laisser passer les vibrations de la terreur par les canaux de la conscience pour se libérer des conséquences de leur emprisonnement. Mais vivre les émotions interdites et sentir les douloureuses terreurs avaient été condamnés et punis depuis l'enfance, car elles désignaient les hommes comme responsables. Exprimer

son vécu à l'âge adulte correspondait pour elle à se dénoncer elle-même comme *dépressive, folle, voire hystérique* face à un autre gardien du temple de la mentalité masculine : *le psychiatre*. C'est pourquoi elle s'infligea une interminable litanie d'injonctions : *la guerre est finie, c'est du passé, on ne remue pas le passé, on oublie*, etc. Inévitablement ses maux de tête réapparaissaient. Elle faisait alors venir le médecin, qui lui prescrivait des analgésiques. Il n'y avait pas de partage, pas d'écoute des monstruosité vécues, pas de reconnaissance des causes réelles, des responsabilités de chacun, pas de libération. Le mois suivant, tout recommençait et ça faisait *marcher le fond de commerce*.

Cette aberration est structurée et institutionnalisée par la volonté expresse des hommes. C'est une entité humanisée par les discours de ses agents qui présentent des idéaux à atteindre comme base référentielle : la santé mais aussi le bonheur, la sécurité, la paix, la joie de la découverte, l'épanouissement, la conscience, alors que tous ces prétendus *idéaux* sont en réalité des facultés de la vie *qui ne demandent qu'à être pleinement vécues*. Notre médecin de famille se complaisait à enrayer les conséquences du mensonge dans lequel nous vivions. Lorsque le processus de survie s'érige en maître, la vie finit par s'autodétruire.

Sylvie Vermeulen

Pasteur et la République

Les hommes s'aveuglent sur les conséquences de leur compulsion à empoisonner le vivant sous prétexte de le protéger. Un éclairage sur les processus inconscients qui sous-tendent l'acte vaccinal.

Un siècle après sa mort, l'ampleur de la tragédie sanitaire résultant de l'application des paradigmes de la pensée de Pasteur fait frémir. Selon l'Agence française de sécurité sanitaire des produits de santé (AFSSAPS), les effets indésirables des prescriptions médicales seraient annuellement responsables d'environ 128 000 hospitalisations, avec un nombre de journées s'élevant à 1,146 million et un coût financier estimé à quelque 320 millions d'euros (1). Pourquoi, malgré cela, la mise en cause des dogmes pasteurien suscite-t-elle tant de résistances, dans le corps médical comme auprès du public ? À quoi faut-il attribuer l'aveuglement collectif qui permet à l'industrie médicale de renoncer impunément au fameux précepte « *primum non nocere* » ?

Rituel salvateur

À la fin du XIXe siècle, la France avait de bonnes raisons de promouvoir les vaccinations. Après des années de guerre, s'amorçait une seconde révolution industrielle. Le peuple espérait toujours que la bourgeoisie allait l'associer à son ascension économique et le sortir ainsi de la misère. Or, il était indéniable que celle-ci se développait sur son exploitation. Les liens entre maltraitances, conditions de vie et maladies étaient mieux perçus. Il fallait donc au pouvoir républicain un intermédiaire qui donnerait l'illusion qu'il se souciait réellement de la souffrance des gens. Pour ne pas remettre en cause les mentalités dominantes, il imposa un rituel qui précipita le refoulement de ces souffrances, individuellement et collectivement : les campagnes vaccinales financées par la République.

Les maladies infectieuses devinrent un support inconscient qui occultait toutes les agressions relationnelles étouffant la conscience et la vitalité de l'enfant tout au long de sa croissance, en particulier la violence exercée contre

lui par le père (*lire ci-contre*). Avec Pasteur – comme il l'avait prétendument démontré avec sa vaccination –, il devenait possible de combattre les pestes de toutes sortes et de purifier la nation de pollutions fatales. Ce fervent Catholique permit de réactiver la foi chrétienne en une autorité salvatrice sans trahir l'esprit laïque, en focalisant « *scientifiquement* » l'origine du Mal sur un corps étranger. Sa gloire fut le produit d'une propagande minutieusement orchestrée et les vaccinations furent utilisées comme instruments de cohésion sociale. Devant l'ampleur de cette idéalisation, il n'est pas étonnant d'apprendre que Louis Pasteur ait truqué nombre de ses expériences les plus célébrées, pour obtenir le crédit public qu'il convoitait.

Sacrifices d'enfants

En 1938, le neveu de Pasteur fit des révélations fracassantes sur les falsifications qui eurent lieu à cette époque. Un cas dramatique fut celui du jeune Edouard Royer, mordu par un chien prétendument enragé. Pasteur lui inocula pendant douze jours le virus de la rage paralytique du lapin, dont la moelle infectée avait servi à la préparation du vaccin. L'enfant mourut et son père porta plainte, accusant le vaccin d'avoir tué son fils. Une autopsie fut ordonnée et un échantillon de son bulbe rachidien fut injecté à deux lapins, qui moururent de la rage paralytique. La preuve était faite que le garçon n'était pas mort de la rage furieuse du chien, mais bien des suites de l'inoculation vaccinale. Seuls les assistants de Pasteur étaient au courant de ce résultat, mais lorsque leur patron en fut informé, ils rapportèrent que la nouvelle « *ne lui causa aucun trouble*. » Tous dissimulèrent la vérité et l'expertise conclut qu'une crise d'urémie avait emporté l'enfant.

Sur la base du dogme vaccinal de Pasteur, des milliers de sujets mordus par des chiens furent inoculés pendant quatorze jours et déclarés « *guéris* » la semaine suivante. L'Institut Pasteur proclamait 999 à 999,5 guérisons sur mille cas et les médias répandaient la nouvelle miraculeuse. Mais quelques scientifiques moins crédules firent des analyses supplémentaires, basées sur le suivi des patients. Un journal londonien rapporta qu'entre 1886 et 1903, on releva que « *plus de 1 700 personnes*

traitées et déclarées guéries succombèrent de la rage dans les 8 à 120 jours après leur sortie de l'Institut. » Ces patients avaient tous développé une sorte de rage spécifique aux lapins, la rage paralytique.

Seules des motivations inconscientes peuvent rendre compte d'un tel aveuglement collectif : en l'occurrence, le jeu imposé par le Père sur l'exercice de



Caricature de Don Quichotte, 1886

Père enragé

À l'origine du Mal, il y a la terreur vécue face à la rage du père. Le chien porteur de la maladie représente ce père enragé et devient seul responsable de la terreur ressentie. Le Pouvoir sanctifie l'image d'un Pasteur qui prétend vaincre la « maladie » par l'acte vaccinal. Il fera subir à l'enfant l'injection toxique pour ne pas reconnaître et mettre à jour les conséquences de la violence du père.

la conscience de l'enfant. Sachant que l'industrie vaccinale devint rapidement une source importante de profits, certains ont avancé que l'appât du gain expliquait de tels mensonges. Mais ce facteur unique ne permet pas de comprendre pourquoi des millions de citoyens ont accepté l'empoisonnement routinier de leur sang comme un moyen de « *renforcer leur immunité* », en dépit de l'évidence du contraire.

Marc-André Cotton

Note :

(1) Pour les références de cet article, consulter sa version internet : www.regardconscient.net/archi03/0312pasteur.html.

De la bactériophobie au bioterrorisme

En projetant leurs terreurs sur le monde microbien, les scientifiques ont produit et nourrissent le bioterrorisme.

Les micro-organismes font partie de la cohérence de l'Homme. Ils ont une fonction de protection de la vie. Si l'équilibre psychique de l'humain est perturbé par des maltraitances relationnelles, qu'elles aboutissent ou non à des violences physiques, il y a résonance sur le corps physique. Celui-ci subit des désordres dus, notamment, à un état de terreur permanent non exprimé. Dès lors, certaines bactéries vont manifester la déstabilisation de l'équilibre du corps par une crise localisée. L'être signale ainsi que son environnement perturbe l'harmonie de son développement, voire menace sa vie. Lorsque les passages à l'acte destructeurs persistent, les bactéries, dites «*pathogènes*», en symbiose avec leur terrain, intensifient leur action révélatrice et les crises augmentent.

Antibiotiques

La conceptualisation de l'antibiotique est issue de la croyance en l'existence du *Mal en l'Homme* et en son corollaire: *la lutte acharnée qu'il faut mener pour l'éradiquer*. Au XIXe siècle déjà, cette croyance évolue, dans les milieux scientifiques, par la conviction qu'il existe des germes vivants, primitivement créés morbides pour rendre malades hommes et bêtes. Le refus de l'homme de remettre en cause ses opinions pour sauvegarder son pouvoir l'a entraîné dans une guerre totale contre les microbes et les virus qui durent depuis plus d'un siècle. De longues générations d'antibiotiques détruisent les uns après les autres toutes les bactéries qui se trouvaient sous leur influence. Cela augmente le déséquilibre du terrain et donc les infections.

La mise en scène de cette conception erronée de la Vie est la parfaite réplique de ce que nous jouons sur le corps social. Des hommes, déconnectés des terreurs vécues dans leur enfance, vont vouloir inconsciemment accélérer une prise de conscience personnelle et collective en manifestant explicitement – et donc violemment – sur la scène sociale les causes non reconnues et les émotions non accueillies, directement liées à leurs terreurs refoulées. Le refus machiste de

se remettre en cause accumule et complexifie des situations de rejouements coupées de leur cause.

Bioterrorisme

La montée de terreur suscitée par l'évocation de passages à l'acte bioterroristes n'est possible que lorsque le transfert des causes réelles de la terreur refoulée est pleinement justifié par l'interprétation faite des comportements du support ainsi désigné, en l'occurrence le *terroriste* ou encore le *microbe tueur*. La connivence des hommes confirme l'existence du *Mal* en pointant et qualifiant les révélateurs de «*coupables*» pour les terroristes, et de «*pathogènes*» pour les bactéries, au lieu de confirmer la Vie en reconnaissant et accueillant la souffrance occasionnée par le déni et la maltraitance subis. Tout comme les microbes dits «*pathogènes*», les terroristes ont une histoire qui, non résolue en conscience, les a précipités vers leur fin.

A force de se mentir sur les causes de leur «*état de santé*», les États aussi

accumulent les déséquilibres sociaux et finissent par ne plus avoir la capacité interne de les résoudre. Ils se retrouvent sans «*immunité naturelle*», pour avoir défini celle-ci comme étant un acte de

Guerre totale

«Le refus de l'homme de remettre en cause ses opinions pour sauvegarder son pouvoir l'a entraîné dans une guerre totale contre les microbes et les virus qui durent depuis plus d'un siècle.»

guerre contre des agents pathogènes. Ils génèrent, de ce fait, le terrorisme qu'ils prétendent combattre.

En nourrissant le Pouvoir, le corps social se soustrait à une règle établie par l'ordre naturel du vivant qui est de résoudre les souffrances au fur et à mesure qu'elles sont occasionnées. Ainsi, le refus réitéré d'accueillir la souffrance transforme l'homme en son propre ennemi.

Sylvie Vermeulen

Virus pathogène de synthèse

Des chercheurs mettent au point un virus qui confirme leurs fantasmes.

Le quotidien *Le Monde* nous apprend la nouvelle. Conduits par l'un des artisans du séquençage du génome humain, le biologiste Craig Venter, des chercheurs américains ont créé un virus artificiel à partir de gènes de synthèse. Ils ont reproduit un virus bactériophage existant à l'état naturel, le *Phi-X174*, et fonctionnant comme un virus simple s'attaquant aux bactéries. Une fois introduite dans la bactérie *Escherichia coli*, cette structure détourne à son profit le métabolisme de la bactérie et parvient alors à se reproduire à de très nombreux exemplaires. Il y a un an, le Département américain de l'énergie (DoE) avait versé trois millions de dollars à l'équipe de Craig Venter pour créer de nouveaux organismes vivants dont les patrimoines génétiques seraient produits par synthèse. En juillet 2002, un autre groupe de chercheurs dirigés par Eckard Wimmer avait recréé par synthèse le virus de la poliomyélite, dont le potentiel infectieux et pathogène était

pratiquement équivalent aux souches naturelles. «*Nous évitons, pour notre part, d'utiliser le mot "créer", avait déclaré ce dernier. Nous souhaitons faire une distinction entre nous et le Créateur.*» (*Le Monde*, 14.11.03).

Les scientifiques ne prennent pas en compte la symbiose qui existe entre les bactéries et le terrain dans lequel elles évoluent. *A fortiori*, ils ignorent les raisons de la Vie qui occasionnent leur transformation en bactéries dites «*pathogènes*». C'est sur ce déni de la cohérence du vivant que les scientifiques se déculpabilisent de créer des organismes artificiels conformes à leurs monstrueuses interprétations. Pour éviter de réaliser la manipulation dont ils ont eux-mêmes été l'objet, les chercheurs fabriquent un *virus tueur*, artificiellement stable dans son potentiel infectieux et pathogène, pour donner une authenticité aux croyances de leurs ancêtres et enseignants.

Finalement, ils n'invoquent l'existence d'un «*Créateur*» que pour mieux se légitimer de manipuler la Vie.

S. V.

La sensibilité de l'homme

Vouant un véritable culte à l'insensibilité, les hommes ont toujours humilié les capacités d'accueil de leurs compagnes. Terrorisé par l'éventualité d'une mise à jour, le pouvoir masculin s'enfoncé encore dans le mépris au lieu de libérer sa propre capacité de résolution.

La sensibilité féminine indispensable à la procréation a été, au cours des siècles, sans cesse brutalisée dans les remises en scène de souffrances spécifiques aux hommes. En effet, ceux-ci ont créé, entretenu et intensifié un culte voué à l'insensibilité. Les femmes, humiliées par le mépris infligé ainsi à la sensibilité humaine, ne purent rejoindre les hommes dans l'exercice de leur insensibilité sans menacer leur fécondité. Par sa fonction de protection de la vie, le corps de la femme devint le terrain d'expression d'un déni spécifiquement masculin, à l'origine de nombreux passages à l'acte : viols, meurtres, brutalités physiques, humiliations, etc. N'étant pas entendues dans leurs souffrances, les femmes développèrent des exutoires, dont la maladie, exprimant ainsi une détresse relationnelle impossible à partager avec ceux qui la provoquaient.

Tout au long de l'histoire, l'homme a vécu sa propre sensibilité comme une ennemie face aux difficultés matérielles et climatiques, mais également dans les remises en scènes de ses souffrances masculines. D'abord dans sa relation au fils puis, ce dernier devenu adulte,

dans la relation de celui-ci aux autres hommes et à ses propres enfants.

Dans un premier temps, le fils répond à l'ordre paternel de devenir insensible puis il adhère à la raison de son père qui lui fait miroiter les « avantages » qu'il obtiendra de cette maîtrise : *de plus grandes chances de survie, une plus grande force de travail, une plus grande violence guerrière, la domination du sexe féminin et de la famille, plus d'entraînement dans l'exercice du pouvoir et d'accès à ses compensations.* Dans la relation à la femme qui, elle, cherche à préserver sa capacité d'accueil, l'homme désensibilisé n'a pas d'autres alternatives que d'accueillir sa souffrance ou de la refouler davantage en déniait l'existence même de cette souffrance et en brutalisant ceux sur qui, désormais, il règne.

Les jeunes hommes, pétrifiés dans leur capacité à remettre en cause les comportements des pères, justifient la mise en scène de la brutalité qu'ils ont subie et gèrent leur culpabilité dans l'humanisation de la relation. L'essor de la médecine correspond à cette humanisation. Il s'agissait tout d'abord pour l'homme d'observer la nature et d'y trouver des justifications aux comportements masculins suscitant malaises et culpabilité. C'est ainsi que l'insensibilité masculine fut justifiée par la prétendue « loi de la jungle », une projection de l'inconscience humaine sur les comportements animaux. Dans un deuxième temps, il fallait que l'homme se légitime de chercher à enrayer les

conséquences de ses passages à l'acte, tout en déconnectant celles-ci de leurs causes réelles.

Une résistance cruelle

La fécondité a permis à la femme de réaliser l'importance d'accueillir et de solutionner les problèmes qui émergent du vécu. C'est pourquoi, les femmes surent résoudre partiellement les souffrances relationnelles et leurs manifestations

Ennemie

« Tout au long de l'histoire, l'homme a vécu sa propre sensibilité comme une ennemie face aux difficultés matérielles, climatiques et relationnelles. »

physiques en s'écoutant mutuellement. Les résistances que l'homme opposa à sa propre nature accueillante et protectrice conditionnèrent la relation de telle sorte qu'une part des manifestations morbides de ces résistances ne purent être résolues. La femme dut donc puiser dans la nature *des moyens de panser la souffrance pour sauver la vie.*

De là naquit son rapport à une nature bienveillante et thérapeutique. Face à cette capacité de protéger la vie qu'il menaçait sans cesse, l'homme perçut son insensibilité et, dans la construction de sa mentalité masculine, se crut humilié et dépossédé par ce qu'il considéra être une prise de pouvoir. Face à la réduction qu'entraînait la désensibilisation qu'il avait subi et continuait à s'infliger, l'homme se sentit terriblement coupable d'avoir renoncé à sa propre capacité de résolution. Livide, mais réitérant l'injonction paternelle sans aucune remise en cause, il participa à la diabolisation des représentantes de cette volonté féminine de maintenir la vie, puis poussa la prohibition de cette détermination jusqu'au point culminant que furent les chasses aux sorcières.

Terrorisés par l'éventualité d'une mise à jour de leur responsabilité et des conséquences de leurs résistances et de leurs passages à l'acte, les hommes dissocièrent l'élan salvateur de son objectif et de ses causes pour n'en récupérer que la solution. C'est ainsi qu'ils structurèrent une médecine officialisée et institutionnalisée par une tyrannie qu'ils exercent, aujourd'hui encore, sur le corps social.

Sylvie Vermeulen
Bernard Giossi

Croyances

Nos croyances ne disparaissent pas sous l'effet de la raison, mais changent seulement de support. Ainsi en va-t-il de la quête du salut ou de l'espoir en la vie éternelle que la « science médicale » a su récupérer à son profit. Comme le montre ce stimulant petit livre d'Olivier Clerc, l'homme moderne continue d'être manipulable s'il donne prise au discours déresponsabilisant de la médecine actuelle.

M. Co.

Olivier Clerc, *Médecine, religion et peur*,
L'influence cachée des croyances,
éd. Jouvences, 1999.

